

# JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

**Vie de la société**

*Journal de la société statistique de Paris*, tome 46 (1905), p. 181-187

[http://www.numdam.org/item?id=JSFS\\_1905\\_\\_46\\_\\_181\\_0](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1905__46__181_0)

© Société de statistique de Paris, 1905, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

# JOURNAL

DE LA

## SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N° 6 — JUIN 1905

I

### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 17 MAI 1905

**SOMMAIRE.** — Adoption du procès-verbal de la séance du 19 avril 1905. — Recompenses honorifiques. — Necrologie. — Présentation des ouvrages : M. von Lindheim, le Secrétaire général. — Communication de M. Fernand Faure au sujet du livre de M. Liesse : « La Statistique, ses difficultés, ses procédés, ses résultats » ; discussion : MM. L. March, Schelle, Levasseur et Neymarck.

La séance s'ouvre à 9 heures, sous la présidence de M. P. DES ESSARS.

Le procès-verbal de la précédente séance est adopté.

M. le PRÉSIDENT a le plaisir d'informer la Société que notre collègue, M. Charles Laurent, directeur général de la comptabilité publique, vient d'être promu à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. D'autre part, notre ancien président, M. Alfred Neymarck, a été élu vice-président de la Société d'économie politique. M. des Essars estime être l'interprète de tous en adressant à nos deux collègues de vives félicitations.

M. le Président exprime le regret d'avoir à annoncer à la Société les décès de MM. Lafabrègue et de Malarce.

M. Lafabrègue nous appartenait depuis 1877. Directeur de l'hospice des enfants assistés, à Paris, il témoignait pour ses pupilles d'une véritable sollicitude. Sa position lui avait permis de puiser, à la source même, des documents précieux sur la mortalité du premier âge, la légitimation, la syphilis héréditaire, et dont il avait fait l'objet d'intéressantes communications à notre Société. Déjà, une étude antérieure sur le paupérisme en Suisse avait été remarquée.

Ses travaux, très documentés, étaient le plus souvent accompagnés de graphiques colorés aussi parfaits dans la forme qu'ingénieux dans le fond. Admis à la retraite, il s'intéressa à une question commerciale à l'ordre du jour, la réfrigération des viandes pour les transports à grande distance, et fit paraître, en 1893, dans notre Journal, une étude sur ce sujet, le transport des moutons et les tarifs douaniers.

De commerce sûr et agréable, il comptait autant d'amis que de collègues. Depuis quelques années, nous ne le voyions plus à nos séances, mais nous avons conservé de lui le meilleur souvenir. La nouvelle de son décès, survenu dans le courant d'avril dernier, ne nous est parvenue que tardivement, à notre très vif regret.

M. de Malarce ne faisait plus partie de notre Société depuis un certain nombre

d'années, mais il comptait parmi nos fondateurs, dont il racontait encore l'histoire en 1894, dans notre Journal, où avaient déjà paru de lui trois études antérieures sur les caisses d'épargne françaises et étrangères.

On sait que c'est à cette question qu'il avait consacré sa vie. Il y avait acquis une véritable notoriété et contribué pour une bonne part au développement des caisses d'épargne scolaires.

Une documentation statistique internationale, exceptionnellement importante, qu'il devait à ses nombreuses relations, depuis quarante ans, avec l'étranger, lui avait permis de faire profiter la France des progrès réalisés à ce point de vue.

C'est à ce titre comme à celui d'ancien fondateur qu'hommage est ici rendu à la mémoire de M. de Malarce.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture d'une lettre adressée à M. le Président par M. A. von Lindheim, député autrichien, membre du conseil d'État des chemins de fer à Vienne, par laquelle celui-ci lui transmet un exemplaire de son ouvrage intitulé : *Saluti agrorum*. — *Sur les devoirs qui incombent aux États modernes de soigner les malades*. M. le D<sup>r</sup> Bertillon veut bien se charger d'en analyser le contenu dans une note bibliographique que l'on trouvera dans un prochain numéro.

M. le Secrétaire général donne ensuite lecture de la liste des documents parvenus depuis la dernière séance (voir p. 220).

La parole est ensuite donnée à M. Fernand FAURE, à propos du livre récemment paru de M. Liesse : *La statistique, ses difficultés, ses résultats*.

M. F. Faure exprime tout d'abord ses regrets sincères que M. Liesse n'assiste pas à la séance ; M. Liesse étant absent, M. F. Faure, se sentira peut-être un peu moins libre pour exprimer les critiques, d'ailleurs légères, que la lecture attentive de son excellent livre lui a suggérées.

Pour juger un livre, il faut savoir au juste quelle a été la pensée directrice de l'auteur, en l'écrivant, quel est le but qu'il a cherché à atteindre. M. Liesse prend soin de le dire fort clairement dans son avant-propos.

« Notre but n'a pas été précisément, dit-il (p. vii), d'écrire ce livre pour les statisticiens de profession, formés par la pratique, l'expérience ou des études spéciales au métier si ardu qu'ils exercent. C'est plutôt à la foule des statisticiens improvisés qu'il s'adresse. »

Il ajoute, page viii : « Ce n'est point un manuel, mais un livre où est étudiée, d'un point de vue critique, une méthode d'investigation aujourd'hui très répandue. Nous avons tenu à tracer, aussi, dès le début de l'ouvrage, l'évolution de la statistique dans ses traits généraux. Enfin, nous avons montré quel remarquable instrument de recherche elle peut être lorsqu'on l'emploie avec un esprit réellement scientifique. » Et, parlant des applications qu'il a choisies pour éclairer ses lecteurs, il termine en disant : « Ce sont des problèmes curieux, aussi intéressants pour le philosophe que pour l'économiste, et les plus élevés peut-être que soit appelée à éclairer la méthode statistique. »

M. F. Faure tombe volontiers d'accord avec M. Liesse sur le caractère éminemment critique de son travail et sur son désir d'aborder « avec un esprit réellement scientifique » les « problèmes les plus élevés peut-être » que l'on puisse chercher à résoudre avec la méthode statistique, c'est-à-dire les problèmes les plus obscurs que l'on puisse rencontrer dans l'étude des phénomènes sociaux.

Mais il conteste formellement que le livre de M. Liesse soit un livre de vulgarisation et qu'il puisse servir aux statisticiens improvisés, c'est-à-dire à ceux qui connaissent à peine la statistique de nom. A ceux-ci, les vues critiques de M. Liesse, souvent exprimées en un langage très technique, en dépit de ses intentions et de ses déclarations, seront certainement inaccessibles. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elles ne leur apprendraient rien, si même elles ne leur laissaient cette impression que les données de la statistique ont toujours été et sont forcément incertaines et trompeuses.

Ainsi, ce n'est pas pour le vulgaire qu'a été écrit ce livre ; c'est bien plutôt pour les théoriciens de la statistique, et pour ceux qui, comme tous les membres de la

Société de statistique de Paris, en connaissent déjà le maniement et les difficultés. C'est à eux que M. Liesse vient rappeler, fort à propos d'ailleurs, et en pur théoricien qu'il est, les éléments essentiels d'une bonne théorie de la statistique et les conditions nécessaires d'une bonne application de ses données.

Si les pages sont peu nombreuses dans le petit livre de M. Liesse, on ne saurait en dire autant des idées. M. F. Faure n'a pas la prétention de les examiner toutes. Plusieurs séances de la Société y suffiraient à peine. Il veut seulement toucher, et d'une façon très sommaire, à quelques-unes de celles qui sont exprimées dans les chapitres I, III, V et VI, sur la notion même de la statistique, sur les résultats qu'on peut attendre de l'usage de ses données, sur les conditions de cet usage et sur le rôle des symptômes.

Très justement, suivant M. F. Faure, M. Liesse se refuse à voir dans la statistique une science proprement dite et surtout une science universelle qui tienne lieu de toutes les autres. Il insiste, peut-être à l'excès, sur la nécessité pour le statisticien de posséder « la connaissance profonde de la science ou de l'art auxquels correspondent les chiffres et les demandes qu'il interprète ». (V. avant-propos, p. VII et p. 47.) Cependant, il ne voit dans la statistique qu'une méthode, un outil extrêmement délicat « un instrument et non une fin », selon la formule de M. Levasseur. Mais les critiques qu'il adresse aux partisans de la conception contraire sont quelquefois excessives et injustes. Cela lui arrive précisément à propos de Cournot, qu'il a pourtant le rare mérite de connaître, alors que la plupart des savants français qui ont écrit l'histoire de la statistique au dix-neuvième siècle ne mentionnent même pas son nom. Il cite bien sa définition de la statistique et M. F. Faure croit devoir la citer après lui. La voici ; elle est empruntée à l'admirable livre publié par Cournot en 1843, sous le titre : *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (p. 182) :

« L'on entend principalement par statistique (comme l'indique l'étymologie) le recueil des faits auxquels donne lieu l'agglomération des hommes en sociétés politiques : mais, pour nous, le mot, ajoute Cournot, prendra une acception plus étendue. Nous entendrons par statistique la science qui a pour objet de recueillir et de coordonner des faits nombreux dans chaque espèce, de manière à obtenir des rapports numériques, sensiblement indépendants des anomalies du hasard, qui dénotent l'existence de causes régulières dont l'action s'est combinée avec celle des causes fortuites. »

M. F. Faure est de ceux qui trouvent la définition de Cournot contestable et qui ne s'y rallient pas sans explications et sans réserves. Mais il croit que M. Liesse va trop loin et qu'il se trompe complètement quand il range Cournot parmi ceux qui pensent que la statistique est la science de tous les objets et de tous les faits auxquels elle s'applique et qui confondent ainsi la statistique avec les sciences qui ont recours à elle (voir p. 5-6).

« Il y a environ un demi-siècle, dit M. Liesse, la statistique fut, un moment, la science nouvelle dont les formules magiques allaient désormais éclairer l'obscurité déconcertante des grands problèmes sociaux. Deux esprits scientifiques de premier ordre, Quételet et Cournot, exprimèrent alors, avec confiance, leurs espoirs. » Ni Quételet ni Cournot n'ont eu pour la statistique, suivant M. F. Faure, les « espoirs » ambitieux que leur attribue M. Liesse. Cournot a peut-être eu le tort de ne point s'expliquer suffisamment à ce sujet. Mais sa véritable pensée n'est point douteuse. Il suffit de lire attentivement sa définition pour l'y découvrir. Il n'est point de ceux, tels que beaucoup de savants allemands de la fin du dix-huitième siècle et de la première moitié du dix-neuvième, tels que Moreau de Jonnés, en France, qui étendent démesurément le domaine de la statistique en la confondant avec les sciences des faits auxquels elle s'applique. Comme Quételet, il n'admet pas plus « la tendance à resserrer outre mesure les limites de son domaine » que « la tendance à envahir le domaine des autres sciences<sup>(1)</sup> ». Loin de faire de la statistique

---

1. V. *Physique sociale*, édit. de 1869, t. I<sup>er</sup>, p. 101.

la science universelle, il la réduit, ce qui est fort différent et autrement soutenable, au rôle, modeste, de science de la formation, de la coordination et de l'interprétation des nombres par lesquels elle mesure les phénomènes. C'est, au fond, la conception qu'exprimait Léon Say dans le beau discours qu'il prononça à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la Société de statistique de Paris, quand il disait : « La statistique est la science des dénombrements. »

Au surplus, M. F. Faure incline à croire que, réduite à ces termes : la statistique est-elle la science ou seulement l'art de la formation, de la coordination et de l'interprétation des nombres ? — la question est de pure forme et n'offre pas un assez grand intérêt pour qu'on doive s'y arrêter longtemps. Il n'y a pas lieu, dans tous les cas, de chercher, à ce sujet, une chicane bien sérieuse à l'un des hommes qui honorent le plus notre pays dans l'ordre des spéculations mathématiques, philosophiques, économiques et qui ont apporté, au dix-neuvième siècle, la contribution la plus importante peut-être à l'élaboration d'une théorie de la statistique.

Si, dans les « Considérations générales » de son chapitre I<sup>er</sup>, M. Liesse doit être félicité d'avoir parlé de Cournot, il a eu le tort, aux yeux de M. F. Faure, de ne point mettre à la place qui lui revient l'un de nos éminents confrères, le regretté Gabriel Tarde, et la partie de ses œuvres où il expose, dans une étude originale et de premier ordre, toute une théorie de la statistique (1). Le nom de Tarde mérite, à beaucoup d'égards, d'être placé à côté de celui de Cournot. M. F. Faure est persuadé que M. Liesse est de son avis sur ce point, bien qu'il écrive (p. 15) avec un peu d'exagération peut-être : « Depuis une quarantaine d'années, la statistique n'a plus donné lieu à des théories générales et à des systèmes. »

Puisque la statistique est un « instrument et non une fin », il faut savoir à quels usages peut servir cet instrument.

M. F. Faure regrette que M. Liesse ne se soit pas expliqué sur ce sujet avec une précision suffisante et qu'il n'ait pas donné pour point de départ à ses théories et à ses critiques la distinction très nette entre les deux sortes d'usage que l'on peut faire de la statistique : 1<sup>o</sup> usage pratique, en vue d'éclairer le gouvernement, l'administration d'un pays ou même les particuliers dans leurs entreprises ; 2<sup>o</sup> usage théorique en vue d'arriver à la connaissance scientifique des faits. A peine indique-t-il cette distinction (p. 4), qui présente un si grand intérêt, ne fût-ce qu'au point de vue de l'histoire de la statistique. En réalité, M. Liesse s'occupe presque uniquement de l'usage de la statistique en vue de fins scientifiques. Mais, là aussi, d'après M. F. Faure, se pose tout d'abord une question fondamentale que M. Liesse a plutôt effleurée que résolue. A quelle découverte peut bien servir la statistique ? A la découverte de ce que Cournot désigne sous le nom de raison des choses, à savoir les rapports de succession ou de coexistence existant entre les phénomènes, ou bien à la découverte des rapports de causalité ? « Quel dommage, dit M. F. Faure, que M. Liesse n'ait pas appliqué à ce difficile problème les ressources de son vigoureux esprit critique ! » M. F. Faure développe, en passant, cette idée que la statistique, contrairement à ce que semble croire M. Liesse (v. p. 49 et sq.), peut nous conduire à la découverte de la raison des choses mais non à celle de leurs causes. Il cherche à montrer pourquoi le lien de causalité, se rattachant à la nature intime des phénomènes, doit échapper non seulement aux investigations directes de la statistique, mais encore aux spéculations qu'autorise « le regard abstrait et impersonnel qu'elle jette sur les faits humains », suivant l'originale expression de Tarde. C'est seulement quand les causes ont été découvertes, par les autres procédés dont dispose la science, que la statistique peut servir à nous éclairer sur leur persistance et sur leur intensité. M. F. Faure s'appuie pour cela sur l'opinion même de Cournot, dont il rappelle à ce propos la théorie profonde de la connaissance (2), et sur

---

1. V. *Lois de l'imitation*, deuxième édition, p. 111-151. — M. Liesse en cite seulement trois lignes (p. 58) et d'une façon tout à fait incidente.

2. Voir, sur ce sujet, une étude publiée par M. Fernand Faure dans le numéro de mai de la *Revue de métaphysique et de morale*, spécialement consacré à Cournot, p. 395-411.

celle de Claude Bernard, empruntée aux pages si substantielles qu'il a consacrées à la statistique, dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1).

Sous le bénéfice de ces réserves, M. F. Faure trouve que les deux chapitres consacrés par M. Liesse à l'emploi de la statistique (chap. III et IV, p. 46-91) sont remplis d'observations justes, ingénieuses et utiles, dont tout le monde, depuis les « statisticiens improvisés » jusqu'aux maîtres de la statistique, pourra faire le plus grand profit.

Il en dira autant des chapitres V et VI (p. 92-138) consacrés à l'étude des symptômes, à la sémiologie statistique. Il se bornera sur ce point à présenter deux ou trois légères critiques.

La première porte sur la définition même des symptômes. Voici la définition de M. Liesse (p. 93) : « Les symptômes sont des faits particuliers qui se différencient nettement des autres et qui caractérisent un phénomène. » M. F. Faure craint que cette définition n'en soit pas une, parce qu'elle ne nous apprend rien sur la nature, soit sur le rôle de la chose définie. Il demande la permission d'en proposer une autre, mais seulement à titre d'exemple et en faisant appel aux critiques de ses confrères de la Société de statistique. Le symptôme serait, selon M. F. Faure « un phénomène relativement simple et relativement facile à connaître, relié à un autre phénomène plus complexe et plus difficile à observer directement, par un lien de causalité, de coexistence ou de succession tel que la connaissance du premier nous conduise à celle du second ».

En second lieu, M. F. Faure aurait aimé que M. Liesse fit mention de l'indice population si remarquablement étudié par notre savant et regretté confrère A. Coste, dans son excellent livre *l'Expérience des peuples* (p. 588-610), à propos de ce qu'il appelle la *sociométrie*.

Il regrette enfin que M. Liesse, parlant de *l'annuité successorale*, considérée comme indice de la richesse totale d'un pays, n'ait pas exprimé son sentiment sur la valeur de ce symptôme (v. p. 110-111).

M. F. Faure termine en affirmant que le livre de M. Liesse doit prendre une place des plus honorables parmi les études théoriques, — vraiment trop rares depuis un certain nombre d'années, dans notre pays, — dont la statistique peut être l'objet. Il contribuera très heureusement à réaliser la pensée si juste et qui pourrait lui servir d'épigraphe, qu'exprime Tarde, quand il dit : « Pour rendre tous les services qu'on attend d'elle, pour répondre victorieusement aux critiques ironiques dont elle est l'objet, il faut que la statistique ait conscience à la fois de sa vraie utilité et de son insuffisance réelle, qu'elle sache où elle va, où elle doit aller et ne s'abuse pas sur le danger des chemins qui la mènent à son but. (2) » — M. F. Faure est heureux d'adresser ses félicitations et ses remerciements à M. Liesse, non seulement en son nom personnel, mais au nom de tous les membres de la Société de statistique de Paris, dont il est sûr d'être, en cette occasion, le fidèle interprète.

M. DES ESSARS remercie vivement M. F. Faure de son intéressante et savante communication et donne la parole à M. L. March.

M. Lucien MARCH compare l'impression produite par la communication de M. Fernand Faure au plaisir que l'on éprouve à goûter des mets préparés par un excellent, quoique invisible cuisinier, quand ce plaisir se trouve rehaussé par l'éclat du service. Et l'œuvre sera peut-être le mieux appréciée par ceux auxquels elle n'était pas destinée. Les statisticiens de profession, aussi bien que les statisticiens improvisés, trouveront le plus grand profit à lire attentivement un ouvrage qui, sous un format restreint, renferme tant d'aperçus ingénieux, de sages avis, de critiques fines et serrées.

Peut-être l'auteur, ainsi qu'on vient de le dire, n'a-t-il pas été tout à fait juste à l'égard de Cournot, qui fut un grand esprit et un précurseur, en géométrie, en

---

1. V. p. 235-246.

2. V. *Lois de l'Imitation*, p. 115.

statistique, en économie politique. Laissé quelque peu dans l'oubli pendant longtemps, on lui rend justice depuis que ses idées ont porté leurs fruits. Si Cournot regarde la statistique comme une science, il ne l'envisage assurément pas comme la science de toutes les choses auxquelles elle touche, mais il en élargit et précise le but : « Pour que la statistique mérite le nom de science, dit-il, elle ne doit pas consister simplement dans une compilation de faits et de chiffres, elle doit avoir sa théorie, ses règles, ses principes. »

M. Liesse voit peut-être les choses d'un point de vue trop étroit, lorsqu'il déclare que la statistique n'est qu'un procédé d'observation ; sans doute, elle commence par relever des observations, mais ensuite elle les combine, elle les synthétise et elle en déduit des notions générales. Qu'elle soit impuissante à nous permettre de remonter aux causes, de pénétrer la nature des phénomènes, elle a cela de commun avec bien d'autres sciences. Remarquons d'ailleurs que, lorsque Cournot et les mathématiciens parlent de causes, ils n'entendent pas le mot dans le sens philosophique.

Dans les théories physiques, l'on attribue aujourd'hui aux liens de cause à effet, aux lois scientifiques, une signification moins absolue qu'autrefois ; la loi exprime un rapport constant, on ne dit plus nécessaire. Les savants n'affirment plus de nécessité, ils savent que les conditions des phénomènes sont sujettes à d'incessants changements et ils sont devenus prudents.

Revenant à l'ouvrage en discussion, M. March regrette que l'absence de l'auteur empêche de remercier celui-ci du grand service qu'il a rendu aux statisticiens, et aussi de lui soumettre certaines réserves : par exemple, à propos des symptômes, des indices, dont M. Faure a dit que la définition n'était pas très nette. Ce défaut de précision dans l'idée première explique peut-être l'importance accordée par M. Liesse à ce qu'il appelle l'indice unique. Après avoir critiqué « l'indice totalisateur », il insiste longuement sur la supériorité de « l'indice unique ». Déjà, comme l'a rappelé si à propos M. Faure, notre ancien président, Adolphe Coste, avait proposé un indice unique basé sur la distribution de la population.

Il semble que la société est un être trop complexe pour que, même dans une direction déterminée, son développement puisse être mesuré par un seul indice ; il paraît plus sûr de multiplier les indices. Et, puisqu'il vient d'être question de distribution, M. March regrette que, dans la partie consacrée aux procédés de la statistique, et après avoir parlé des moyennes pour en critiquer la valeur, M. Liesse ait négligé de dire un mot des distributions statistiques.

Sans doute, à la fin de son livre, il a cité des exemples de distribution, mais la mention fait défaut au chapitre des moyennes. Cependant, quand on calcule une moyenne, on fait comme le mécanicien qui, pour étudier le mouvement d'un système de corps, cherche d'abord le mouvement du centre de gravité, puis analyse ensuite les mouvements des parties du système autour du centre. De même, en statistique, après avoir déterminé la moyenne, on étudie la distribution des faits autour de la moyenne. Pour simplifier l'analyse, on a décomposé les phénomènes à étudier en deux éléments. Il est vrai que M. Liesse s'est proposé plutôt de critiquer l'abus des moyennes que d'exposer complètement la méthode.

M. SCHELLE dit que M. Liesse a surtout signalé les abus des moyennes et montré à ceux qui emploient les statistiques les dangers qu'ils courent en prenant sans examen les chiffres et moyennes établis par ceux qui font les dépouillements et les classements statistiques. M. Liesse s'adresse surtout aux consommateurs de statistique plutôt qu'aux producteurs, et il a su, dans son livre, mettre les premiers en garde contre des généralisations trop hâtives : il faut l'en remercier.

M. LEVASSEUR se joint aux orateurs précédents pour remercier M. F. Faure de sa communication et regretter l'absence de M. Liesse qu'il aurait voulu féliciter personnellement : « Je ne puis mieux faire, dit-il, que de vous lire les quelques mots par lesquels j'ai commencé la présentation de l'ouvrage de M. Liesse à l'Académie des sciences morales et politiques. Ce livre n'est pas un traité de statistique ; il ne faut y chercher ni la manière de procéder à une enquête ou à un dénombrement,

ni celle de dresser des tableaux, encore moins l'organisation administrative des bureaux et la reproduction des principaux résultats constatés dans le monde civilisé. C'est en quelque sorte une philosophie de la statistique, ou du moins une étude de la valeur des investigations statistiques et de leur emploi en économie politique. L'œuvre est très personnelle, originale et suggestive. »

M. Levasseur ajoute que le livre de M. Liesse est, comme le disait M. Faure, un livre qui fait penser : les livres atteignant ce but sont toujours sujets à des critiques ; M. Levasseur ne reproche point à M. Liesse d'avoir omis les noms de Tarde et de Coste, car il a voulu, par des exemples bien choisis (il y en avait bien d'autres aussi bons, cela est certain), montrer les dangers des statistiques incomplètes ou dont on ne connaît pas exactement la provenance ou le mode d'établissement.

On a dit qu'avec les statistiques, on fait ce que l'on veut : c'est peut-être vrai, mais si cela est, ce n'est que pour ceux qui emploient mal (peut-être pourrait-on dire malhonnêtement) les résultats statistiques ; et, si l'on peut critiquer les imperfections de la statistique, on ne doit pas moins se rendre compte que, sans elle et ses procédés d'investigation quelquefois incomplets et peut-être même incorrects, on n'aboutirait souvent qu'à des présomptions vagues et trompeuses dans l'étude des faits sociaux.

Même incomplet, un travail statistique donne une indication, évoque une idée de relation, crée une possibilité de recherches scientifiques, et par cela même est bon, car il remplace l'ignorance par un commencement de connaissance. Mais encore faut-il ne pas trop se hâter de généraliser !

L'ouvrage de M. Liesse est bon, très bon, à cause de ses séries d'exemples, et M. Levasseur conclut en disant que c'est le livre intéressant d'un homme intelligent.

M. Alfred NEYMARCK exprime le désir que la Société mette à son ordre du jour la question soulevée, à la fin de son discours, par M. Fernand Faure sur l'état actuel de la statistique en France. On pourrait examiner les améliorations ou réformes à y apporter ; quelles sont les statistiques qui manquent et celles qui sont nécessaires.

M. Levasseur avait fait un travail de ce genre lors du cinquantenaire de la Société d'économie politique. M. E. Cheysson, dans une communication sur les *Lacunes de la statistique et les lois sociales*, faite en 1890 au congrès des sociétés savantes, de même que dans son *Histoire d'un tableau de statistique*, a indiqué la marche à suivre. On pourrait s'inspirer de ces exemples. M. Alfred Neymarck estime que la statistique a fait, en France, de grands progrès et que, s'il existe à l'étranger d'excellentes statistiques, il y en a aussi chez nous qui ne le cèdent en rien à celles des autres pays. Ce qui est vrai, c'est que nos grandes administrations françaises ne disposent pas des crédits nécessaires pour leur donner tout le développement qu'elles pourraient avoir.

M. le PRÉSIDENT, vu l'heure avancée, clôt la discussion. La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire général,  
E. FIÉCHEY.

Le Président,  
P. DES ESSARS.

---